

Randonnée du 2 février 2025

Parc Georges Valbon à La Courneuve-Basilique Saint-Denis

Nous étions douze (Marie-Laure, Jocelyne, Paul, Mohammed, Claire, Christophe, Claire, Sylvie, les deux Christiane, Olivier et Thierry) guidé par Jocelyne.

Parc Georges Valbon

Depuis le Moyen-Age, le site antérieur était tourné vers l'agriculture. Puis le paysage occupé par les deux parcs (La Courneuve et Marville), connaît au début du XXe siècle des transformations majeures.

Au début du XXe siècle, avec une explosion démographique, l'extension de Saint-Denis, La Courneuve et Stains offre des possibilités d'aménagement et de créations d'équipements. La Courneuve compte encore 700 hectares cultivés sur 760 en tout, et a l'avantage de posséder une gare. Tout naturellement, les regards se portent sur elle, en particulier ceux des lotisseurs. Mais pas que... La Société sportive d'encouragement à l'élevage du cheval acquiert entre 1907 et 1909 une surface totale de plus de 41 hectares sur les territoires de Saint-Denis et La Courneuve, et décide de construire un hippodrome. Il comptera trois pistes circulaires (plat, steeple, haies) et une piste en forme de huit pour le steeple ; deux tribunes, l'une de 100 mètres pour le public, l'autre de 30 mètres pour les propriétaires. Ce projet s'embourbera rapidement en raison du terrain humide, traversé par des cours d'eau. On abandonne vite l'idée d'organiser des courses de chevaux.

Que faire ? Ce vaste terrain avec ses tribunes ne pouvait rester inutilisé... Après avoir été désignée comme ville olympique en 1921, Paris a devant elle trois ans pour organiser les sites des JO. Si certains existent déjà, il manque néanmoins un lieu pour les épreuves de natation et un stade olympique. En 1922, la candidature de l'hippodrome de La Courneuve est rendue publique, à l'initiative de la Société du parc des sports de La Courneuve, fondée par Jefferson Davis, un gentleman anglais propriétaire d'écuries de courses, qui décide de faire de La Courneuve, un immense terrain de sports. Il s'engage à construire, à sa charge, les trois stades manquants (athlétisme, nautique, tennis et armes de combat) ainsi que tous les équipements nécessaires. Et cerise sur le gâteau, d'obtenir de la Compagnie des chemins de fer du nord, la création d'une ligne qui amènerait les spectateurs sur le terrain même du stade. Cette proposition alléchante ne sera pas retenue et c'est celle du Racing-Club, à Colombes, qui remporte la palme. Nouvelle déconvenue.

Dans les années 1920, se développent des courses de chiens (lévriers) autour de pistes ovales. Le vif succès obtenu par ces courses en Angleterre et aux Etats-Unis, où les paris sont autorisés, donnent à certains l'idée de transformer – une fois passée la déception de la candidature olympique – l'ancien champ de courses en cynodrome. Les tribunes sont modernisées, un restaurant voit le jour, les anciennes écuries sont aménagées en chenil. Les installations électriques sont particulièrement soignées car les courses se déroulent le soir : 200 lampadaires en béton armé sont disposés autour de la piste afin que les spectateurs puissent suivre le lièvre mécanique et la meute de chiens le poursuivant. Malgré tous ces efforts, le site ne fut jamais consacré en tant que cynodrome, même si quelques courses eurent probablement lieu. Ces aménagements sans lendemain offrent une opportunité au Conseil général de la Seine d'acquérir, en 1930, ces terrains qu'il convoite depuis quelques années, en complément de ceux qu'il possède déjà de l'autre côté de la route.



Ancien cynodrome de La Courneuve

En 1924, un concours d'idées propose de créer une cité satellite sur des terrains situés sur les communes de La Courneuve, Le Bourget, Dugny et Stains. La plaine des Vertus à La Courneuve, est le lieu idéal pour réaliser ce projet avec des terrains libres, non loin du champ de courses, bien desservie par le train et la route. L'équipe lauréate propose une cité satellite pour 80 000 habitants sur environ 800 hectares, associant logements, activités, commerces et transports en commun. Avec le temps, malgré l'acquisition de parcelles, le projet est fragilisé par la mort de son initiateur l'urbaniste Auburtin, mais aussi par les circonstances économiques et le coût de l'assainissement des terrains. Ce nouveau projet tombe à l'eau. Exit la cité satellite.

Ce n'est que partie remise pour les élus départementaux. Grâce à d'importantes acquisitions foncières, et animés par une volonté politique d'aménagement du territoire, l'idée d'un grand parc, avec cette fois-ci les moyens indispensables, fait son chemin. Ces années 1930 marquent un tournant important pour l'histoire du parc de loisirs et du parc des sports de La Courneuve, qui désormais font partie du patrimoine foncier départemental de la Seine. « Une véritable politique publique apparaît avec cet ensemble de terrains, souligne Hélène Caroux, l'un destiné à la pratique sportive, alors que les installations sportives sont peu nombreuses, et l'autre consacré aux loisirs et à la nature, alors que pas un espace de ce type n'existe dans le nord de Paris. » En 1934, un avant-projet est présenté : il s'agit de la première trace de l'existence du futur parc. Le projet se veut réaliste, en raison des difficultés budgétaires et de la topographie des terrains. Le parc occupera 260 hectares et son implantation se fera dans la zone centrale de ce qui constitue aujourd'hui le parc Georges-Valbon. On y plantera des marronniers sur les vastes espaces accessibles pour les jeux, tandis que les parties boisées seront réservées aux promenades. « Malgré l'espoir que fit naître le Front populaire, ce parc comme celui des sports resta en l'état – mais pour quelques mois seulement, puisqu'un nouveau projet d'un seul et même parc grand parc de plus de 800 hectares, est alors sur le point d'être élaboré », écrit Hélène Caroux. C'est alors que la guerre éclate.

En décembre 1941, la revue collaborationniste L'Illustration publie sur une double page un avant-projet d'aménagement des futurs parcs de La Courneuve et des sports de Marville. Le projet envisagé en 1934 est triplé en surface pour atteindre 800 hectares. Il intègre dorénavant

dans son aménagement paysager, le parc des sports et on le baptise en lui donnant, en ces temps occupés, le nom du chef de l'Etat français : Pétain. Doriot et Laval ne sont pas très loin. Mais face aux temps de disette et de difficultés d'approvisionnement alimentaire, les parcelles sont activement cultivées. L'heure n'est plus à la réalisation du parc. Après guerre, dans les années 1950, en pleine reconstruction du pays, le parc des sports commence à se moderniser avec la construction d'un gymnase. Dans le même temps, Albert Audias, le paysagiste qui avait dessiné les plans en 1941, est reconduit pour poursuivre le projet. En 1955, le principe d'aménagement du parc de La Courneuve est approuvé par l'Assemblée départementale avec une enveloppe de 40 millions de francs destinés à l'étude du projet et aux premières plantations. Le plan reprend les grandes lignes définies en 1941, mais la surface est réduite de moitié.

La réorganisation administrative de la région parisienne voulue par le Général de Gaulle, instaurée par la loi de juillet 1964, porte de trois à huit, le nombre de départements qui existeront à partir du 1er janvier 1964, dont celui de la Seine-Saint-Denis. Avec sa disparition annoncée, le département de la Seine prend une certaine distance avec le projet du parc. Les crédits sont gelés et les éléments attractifs supprimés. Le projet de lac de plus de 10 hectares, prévu pour la deuxième tranche, est à son tour abandonné, en raison de la disparition de la plupart des rivières devant l'alimenter. Les surfaces boisées sont augmentées, celles des pelouses réduites. Seuls le théâtre de plein air et le centre hippique sont maintenus. Ce dernier, initialement géré par le Cercle hippique Roussel, ouvre en 1972 sous l'égide du Département de la Seine- Saint-Denis. Avec l'élection de son premier président Georges Valbon en 1967, il faudra attendre 1970 pour que lui soient officiellement attribués le parc départemental de La Courneuve, ainsi que les parcs des sports de Marville et de Bobigny. Ils prennent alors le nom de parc interdépartemental des sports. En juillet 1970, les promeneurs peuvent enfin découvrir le parc de La Courneuve, attendu depuis cinquante ans, qui prendra en 2010, un an après sa mort, le nom de son premier président Georges Valbon.

En 2008, un projet tel que celui de central Park à New-York est proposé par l'architecte Roland Castro. Il propose d'urbaniser 70 ha du parc Georges Valbon pour construire 24 000 logements. Des collectifs sont créés pour lutter contre ce projet et les élus des communes s'y opposent également.

Georges Valbon : Né le 8 août 1924 à Lunery (Cher), mort le 18 juillet 2009 à Genève (Suisse) ; typographe, dessinateur publicitaire ; militant communiste, secrétaire de la fédération de la Seine (1956-1962), membre du comité central du PCF (1970-1996) ; conseiller municipal de Bagnolet (Seine, Seine-Saint-Denis, 1947-1959) puis de Bobigny (Seine, Seine-Saint-Denis, 1959-1965), maire de Bobigny (1965-1996), président du conseil général de Seine-Saint-Denis (1968-1982 ; 1985-1993) ; président des Charbonnages de France (1982-1983) ; résistant, lieutenant FTP.



Georges Valbon



Nous étions près du musée du Bourget











Le soleil se lève sur le givre



















Détail du banc couvert de givre





























Le bruant des roseaux

Hôte typique de la roselière, le bruant des roseaux ressemble à un moineau à la tête encapuchonnée de noir, portant moustache et collier blanc.

Durant l'hiver, le mâle adopte le même plumage que la femelle, sans capuchon noir. On peut l'observer toute l'année sur l'ensemble du parc mais il se cantonne, d'avril à septembre, aux zones marécageuses pour se reproduire. La femelle pond 5 oeufs dans un nid en forme de coupe que les deux partenaires construisent près du sol, dans la végétation. Le bruant se perche très souvent au sommet d'un roseau ou d'une grande tige pour repérer de petits insectes qu'il attrape au vol.

9A



Saint-Denis

Construite sur la tombe de saint Denis, évêque missionnaire mort vers 250, une première église voit le jour sans doute au V^e siècle.

Dès la mort du roi Dagobert, en 639, et jusqu'au XIX^e siècle, l'abbatiale de Saint-Denis accueille la sépulture de 43 rois, 32 reines et une dizaine de serviteurs de la monarchie. Elle devient peu à peu le plus important ensemble en Europe de sculptures funéraires réalisées du XII^e au XVI^e siècle. Ce rôle de nécropole royale lui vaut d'être surnommée par un chroniqueur du XIII^e siècle le « cimetière aux Rois ». Au total, le monument abrite aujourd'hui pas moins de 70 gisants et tombeaux.

Saint-Denis aurait été missionné pour évangéliser la Gaule, puis martyrisé et décapité par les Romains à Lutèce, au I^{er} siècle si on en croit la tradition officielle jusqu'au XVIII^e siècle, mais plus vraisemblablement au III^e siècle. Montmartre tirerait l'origine de son nom *mons Martyrum*, le « mont des Martyrs » au fait que Saint Denis et ses compagnons y furent décapités.

Sa vie est réécrite au IX^e siècle par l'abbé Hilduin de Saint-Denis qui intègre plusieurs anciens récits et légendes dont la plus célèbre, celle de la céphalophorie, affirme que l'évêque aurait ramassé sa tête à Montmartre avant de marcher vers le nord en récitant des prières ! Puis il se serait effondré à Catulliacus (l'actuelle ville de Saint-Denis), là où la basilique fut bâtie.

Très vite, le lieu fait l'objet d'une vénération locale et attire dès la fin du IV^e siècle la sépulture de nombreux aristocrates francs et même d'une reine, Arégonde, belle fille de Clovis, vers 580. Puis peu à peu les rois et reines de France se placent sous la protection de saint Denis, espérant ainsi obtenir le salut éternel !

Berceau de l'art gothique

Au XII^e siècle la basilique Saint-Denis s'impose comme un nouveau chef-d'œuvre architectural sous l'impulsion de l'abbé Suger, conseiller de Louis VI et de Louis VII. Elle est peu à peu reconstruite dans un style inédit, avec des principes novateurs pour l'époque, comme les voûtes à croisée d'ogives.

L'église est baignée de lumière, symbole du divin, grâce à une surface vitrée exceptionnelle. Considérée comme une construction majeure de l'art gothique, elle contribuera à la production de nouveaux édifices dans toute l'Europe !

La basilique des XII^e-XIII^e siècles, telle qu'on la connaît aujourd'hui, mesure 108 mètres de long et ses voûtes culminent à 29 mètres. Son immense transept est illuminé par deux roses somptueuses de plus de 12 mètres de diamètre qui servirent de modèle pour Notre-Dame de Paris. Pillé pendant la guerre de Cent Ans et les guerres de Religion, le site connaît des heures sombres, avec notamment la disparition du tombeau de Saint Louis au XV^e siècle.

À la suite de la Révolution, en 1792, les moines doivent quitter leurs bâtiments dont la reconstruction vient d'être terminée. En octobre 1793, les corps royaux des Bourbons sont exhumés des tombes en plomb, car la France en guerre a besoin de métal pour fabriquer des balles et en 1794, c'est la Commission des Armes et des Poudres qui ordonne de dépouiller la toiture faite en feuilles de plomb.

Désaffecté, le bâtiment en ruine est plus ou moins exposé aux intempéries durant de longues années. Il est alors transformé en théâtre et en entrepôt de farine et de blé !

Cependant sous l'impulsion de Châteaubriant, au début de l'Empire, Napoléon I^{er} décide de faire restaurer le monument pour le consacrer à la sépulture des empereurs et rappeler la mémoire des anciens rois. La basilique est sauvée !

Ainsi les corps des rois inhumés avant la Révolution ne se situent donc plus sous les gisants ! La Révolution les a entassés dans deux fosses communes dans l'ancien cimetière au nord de l'église. En 1817, Louis XVIII, le nouveau roi Bourbon, décide de faire rechercher les restes mêlés des souverains pour les inhumier de nouveau dans un ossuaire de la crypte, ancien caveau de Turenne.

De nombreuses transformations interviennent au cours de la première moitié du XIX^e siècle. En 1809, Napoléon signe le décret d'installation de la maison d'éducation de la Légion d'honneur, actuellement encore en place, dans les anciens bâtiments monastiques.

Puis, en 1813, Napoléon I^{er} charge l'architecte François Debret de la restauration de l'édifice. Un chantier colossal s'ouvre dans l'ensemble du monument : vitraux, façades, sols, voûtes, sculptures sont restaurés. Cependant contestés dès les années 1830, les travaux donnent lieu à des polémiques qui culminent avec la question de la flèche Nord. Le 9 juin 1837, la foudre tombe sur la flèche haute de 90 m, Debret la fait réparer, mais la tornade de 1845 la fragilise de nouveau, ce qui précipite le départ de l'architecte et son remplacement par Viollet-le-Duc.

Eugène Viollet-le-Duc tente de supprimer les interventions de Debret, puis il replace les tombeaux royaux aux emplacements anciens. Il obtient de démonter l'ensemble de la tour nord dès 1847 dans l'espoir de la remonter au plus vite, mais dans le cadre d'un projet très personnel !

Ce projet verra finalement le jour en... 2024, puisque la tour et la flèche nord seront remontées à l'identique dans le cadre d'un projet de valorisation des métiers du patrimoine.

Tous les rois capétiens sont enterrés dans la crypte de Saint-Denis, à l'exception de Philippe I^{er} (Abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire), Louis VII le Jeune (Abbaye de Barbeau), Louis XI (Basilique Notre-Dame de Cléry), Charles X et son fils Louis XIX, plus bref roi de France puisqu'il n'a régné que vingt minutes (couvent de Kostanjevica) et Louis-Philippe I^{er} (chapelle royale Saint-Louis de Dreux).























